

JOURNAL ASIATIQUE

PÉRIODIQUE TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

AVEC LE CONCOURS

DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

TOME CCLXIX

EXTRAIT DU JOURNAL ASIATIQUE

(ANNÉE 1981)

Société Asiatique
3, rue Mazarine, 75006 PARIS

Librairie Orientaliste Paul Geuthner
12, rue Vavin, 75006 PARIS

1981

3 fois chaque page



Middle East Studies, t. 9, 1978, pp. 89-98), mais ce qui est peut-être plus intéressant est que le village se trouve dans un campement d'hiver dont le nom n'a pas une résonnance turque Dadlasun (*TT* 33, p. 131; également p. 135, une autre tribu dans le même campement). Ici ce sont les byzantinistes qui doivent venir en aide aux ottomanisants pour identifier le toponyme. Mentionnons à cette occasion une autre publication dont M. Hild n'a pu se servir parce que son ouvrage était déjà achevé; il s'agit de la prestigieuse édition de Naşūh Maṭraqçı (Naşūhü's Silāhî (Maṭraqçı), *Beyân-i Menâzil-i Sefer-i 'Irakeyn*, édité par H. Yurdaydin, Ankara, 1976). Sur la planche 19a on remarquera que N. Matraqçı n'a pas dessiné les maisons de Barsama. Dans l'itinéraire de la campagne de Selîm I^{er} décrit par Ḥaydar b. Naşūh, le village est cependant mentionné (cf. H. Yurdaydin, p. 70), mais il est dit que l'armée campa au bord de l'eau. Il faudrait consulter les registres ultérieurs pour savoir à partir de quel moment le village perdit son importance. Nous attirons finalement l'attention sur le fait que l'actuel Çamardi s'appelait Şamardi, ce qui signifie «derrière le pays de Şam», c'est-à-dire la Syrie.

Voici quelques exemples qui montrent que les registres ottomans offrent une foule de renseignements sur les problèmes de la géographie historique. Si les travaux dans ce domaine sont maigres, la raison réside dans le fait que les recherches concernant la période antérieure à l'invasion seldjouqide sont dispersées la plupart du temps dans une multitude d'études. Avec l'ouvrage de M. Hild nous avons la chance de disposer d'un travail d'ensemble exceptionnel, témoin d'un savoir et d'une minutie sans pareils. Qu'on soit hittitologue ou ottomanisant, nul ne pourra se pencher sur la Cappadoce sans consulter l'ouvrage de M. Hild.

Irène BELDICEANU-STEINHERR

X K. SALIA, *Histoire de la nation géorgienne* (éd. N. Salia, 8, rue Berlioz, 75016 Paris), Paris, 1980, 552 p., 17 × 25 cm., relié, 58 cartes et planches, dont 12 en couleurs.

«La Géorgie n'a pas eu la faveur d'être présentée au monde d'une façon digne de son passé», écrivait K. Salia, en 1957, dans le premier fascicule, en français, de *Bedi Kartlisa*, la revue que son épouse et lui-même avaient fondée en langue géorgienne sept ans auparavant. D'abord de dimensions modestes, ce recueil est devenu, au fil des ans, un ample répertoire des études kartvèles, un instrument de travail indispensable à quiconque désire connaître la Géorgie. *L'Histoire de la nation géorgienne*, que l'Académie Française vient d'honorer d'un de ses prix, est en quelque sorte le couronnement de ce long effort, de la clairvoyance généreuse et désintéressée avec laquelle Kalistrat et Nino Salia travaillent depuis près de trente ans à révéler au monde les richesses de leur patrie.

Pour la première fois, le public français pourra lire, dans un style accessible à tous, l'histoire de la plus ancienne nation du Caucase, depuis ses origines, au deuxième millénaire avant notre ère, jusqu'au début de notre siècle. La limpidité et la grâce aisée de l'ouvrage ne doivent pas nous dissimuler la science de l'auteur. Il n'est guère de question d'histoire géorgienne que le directeur de *Bédi Kartlisa* n'ait eu l'occasion de méditer à plus d'une reprise et dont il ne connaisse la bibliographie en géorgien, en russe, et en diverses langues d'Europe occidentale. C'est une faible partie seulement de ses lectures dont K. S. donne les références dans les notes ou dans les indices bibliographiques de son ouvrage (pp. 446-451; 485-487; 498-500; 519-552). Longtemps à l'écoute des autres, scrupuleusement attentif à leurs articles ou à leurs ouvrages recensés dans sa revue, il nous fait connaître aujourd'hui son jugement personnel et son talent à démêler en quelques mots ce qu'il faut retenir d'une publication.

La difficulté d'écrire l'histoire de la Géorgie consiste principalement dans la multiplicité et la variété des sources: sumériennes, assyriennes, hittites, our-artéennes, grecques, latines, arabes, turques, iraniennes, russes et même françaises, dans les temps modernes. Les sources proprement nationales n'apparaissent que dans les premières inscriptions géorgiennes, au V^e s. Encore faut-il noter que, sur certains événements capitaux, comme par exemple la conversion officielle de la Géorgie au IV^e s. par sainte Nino, sous le règne du roi Mirian, la chronique géorgienne qui s'intitule *Conversion du Kartli* (plusieurs parties datables des VII^e et IX^e s.) est précédée de plusieurs siècles par l'histoire de Rufin d'Aquilée (345-410). Toutefois l'auteur latin a mis en œuvre des données authentiquement géorgiennes. K. S. mentionne ici fort à propos la thèse pénétrante de F. Thélamon, qui a reconnu, dans le portrait de sainte Nino, certains éléments caractéristiques des représentations préchrétiennes de l'inspiration divine en Géorgie. En plusieurs autres cas, des documents ethnographiques récents ont confirmé l'exactitude des renseignements transmis par les historiens grecs, par exemple à propos du culte de la déesse solaire Leucothéa chez les Colches. Les indications extrêmement suggestives de K. S. sur les anciens mythes géorgiens, notamment sur Dali-Artémis et sur Amirani-Prométhée (qui remonte à une matière légendaire également attestée par certains épisodes du Mher-Mithra ou du Sasunc'i Dawit' arméniens) sont une incitation à se reporter aux travaux de G. Charachidzé.

Presque en même temps que les sources géorgiennes, apparaissent aussi les lettres arméniennes. Mais prenons garde que, malgré les voisinages dangereux et les luttes communes qui les ont si souvent rapprochées, les deux nations sœurs du Caucase n'aiment guère qu'on les confonde entre elles. Or, curieusement, la science occidentale a souvent suivi le même itinéraire que les hordes indo-européennes partant d'Anatolie pour atteindre les confins du Caucase. Ce chemin passe par l'Arménie et il est, comme on sait, plein d'embûches, en raison des multiples réinterprétations auxquelles l'historiographie médiévale arménienne a soumis sa propre histoire et celle de ses rapports avec les autres



nations chrétiennes du Caucase. De ce point de vue, K. S. mène la lutte sur tous les fronts : conversion de la Géorgie, où les Arméniens prétendent faire intervenir Grigor Lusaworič', invention de l'alphabet géorgien, qu'une des versions de Koriwn attribue à Maštoc', lutte contre les Sassanides, où Łazar P'arpec'i donne le plus mauvais rôle à Vaxt'ang Gorgasal etc. Il est possible que, dans le détail, on ne soit pas toujours également convaincu par l'argumentation de K. S., mais l'ensemble de la discussion constitue un rappel utile sur la nécessité d'utiliser les sources arméniennes en les soumettant préalablement à un sérieux examen critique.

Dès sa conversion au christianisme, la Géorgie se soucia d'enrichir sa culture par l'étude des lettres syriaques et grecques. En 1960, K. S. avait écrit dans *Bédi Kartlisa* un excellent article sur les moines et les monastères géorgiens en Égypte (IV^e s.), en Palestine (V^e-VIII^e s.), puis à Constantinople, au Mont Athos et dans la Montagne Noire. La présente histoire reprend l'essentiel de cet article. La publication par G. Garitte, en 1956, du Catalogue des Mss. géorgiens du Sinaï, suivie, à Tbilissi, de l'édition de l'homélaire de 864 et, récemment, d'un nouveau catalogue, en géorgien, de cette collection, a attiré l'attention des spécialistes sur la grande importance, pour l'étude de la littérature chrétienne primitive, du fonds préathonite des anciennes versions géorgiennes. L'édition posthume, par M. Tarnischvili, du *Grand Lectionnaire* de Jérusalem, l'étude récente de M. Van Esbroeck, citée par K. S., sur les plus anciens homéliaires géorgiens, ont largement confirmé cette importance.

La période la plus brillante de l'histoire géorgienne se situe aux XII^e-XIII^e s., quand la reine Tamar lutte victorieusement contre les Seldjucides et annexe notamment l'Azerbaïdjan et une grande part de l'Arménie. Tandis que Chota Rustaveli dédie à sa souveraine le chef-d'œuvre de la poésie médiévale géorgienne, *Le Chevalier à la peau de tigre* (peut-être faudrait-il dire «La peau de panthère»), si l'on en croit l'article de R. L. Stevenson, dans *Bédi Kartlisa* 1957, sur la signification symbolique de cette appellation), la réputation légendaire de Tamar s'étend jusqu'à l'Europe scandinave.

Ilot d'indépendance chrétienne au milieu des empires de l'Islam, la Géorgie se tourna toujours vers l'Occident. C'est ainsi que K. S. rappelle les travaux de M. Tamarati et de I. Tabagua sur le voyage du célèbre écrivain et lexicographe géorgien Sulkhan Saba Orbeliani (dont G. Bouatchidzé vient de traduire en français la *Sagesse du mensonge*), envoyé du roi Vaxt'ang VI en Europe où il devait rencontrer, entre autres, Louis XIV et le pape Clément XI.

En intitulant son ouvrage *Histoire de la nation géorgienne*, K. S. n'a pas oublié qu'une nation, plus encore qu'une entité géographique, est avant tout une entité morale. Aussi bien ne s'est-il nullement limité à retracer les règnes, les batailles, et les variations de frontières : c'est l'ensemble de la vie géorgienne qu'il a tenté de nous présenter, sous tous ses aspects matériels, affectifs, intellectuels et religieux. Il a doté son livre d'importantes annexes sur les arts, la musique et la littérature de son pays, des origines jusqu'à nos jours. Il a rappelé

brèvement l'essor de *Bédi Kartlisa*, la grande entreprise de sa vie. Nous disions, au début de cette recension, que la présente histoire dresse, en quelque sorte, un bilan des activités de son auteur; c'est aussi, en un sens, bien davantage: le portrait moral d'une nation.

Jean-Pierre MAHÉ

Simon SZYSZMAN, *Le Karaïsme, ses doctrines et son histoire*. 247 p., 24 planches, Lausanne, 1980.

Plusieurs doctrines ou phénomènes historiques disparus de l'actualité depuis longtemps et qui semblaient condamnés à tomber à jamais dans l'oubli ont été réévalués ou même franchement ressuscités grâce aux découvertes inattendues dont notre époque est particulièrement riche. Il en fut ainsi des hiéroglyphes avec Champollion; plus récemment les manuscrits de la communauté de Qumrân ont jeté de nouvelles lumières sur des mouvements spirituels qui semblaient n'appartenir qu'au passé et ne plus présenter aucun intérêt actuel.

On sait depuis longtemps que la théorie naïve de la création du karaïsme *ex nihilo* au VIII^e siècle de l'ère chrétienne ne résiste pas à un examen critique. Au XVIII^e siècle déjà on recherchait son origine parmi les différents courants qui se partageaient l'ancien Israël. En particulier, on percevait les liens entre le karaïsme et les idées qui émanaient du clergé du Temple de Jérusalem. C'est surtout Abraham Geiger qui, en formulant la théorie de deux législations religieuses successivement en vigueur au sein du peuple d'Israël, posa les fondements des études modernes du karaïsme. Selon Geiger et ses continuateurs et disciples, en particulier Daniel Chwolson, la première législation, élaborée à l'époque de la prédominance du clergé, des Fils de Sadok, était très rigoureuse, caractérisée par le souci de préserver la pureté rituelle ainsi que la pureté et la dignité de la famille. Au fur et à mesure de l'affaiblissement de la position du clergé et de l'accroissement de l'influence des pharisiens et de leurs successeurs les rabbins, une nouvelle législation s'est formée, beaucoup plus libérale, qui a été fixée dans le Talmud. Cependant, l'ancienne législation et la doctrine des Fils de Sadok n'avaient pas disparu entièrement; elles s'étaient conservées dans le samaritanisme puis rajeunies dans le karaïsme.

Déjà bien avant les découvertes de Qumrân, on soupçonnait l'existence de ces rapports. Au début du XVIII^e siècle, l'évêque et orientaliste anglais R. Pococke, ayant visité l'Égypte, écrivait: «Ce sont les anciens esséniens qu'on appelle actuellement karaïtes». L'étude du karaïsme révèle des traces de l'influence exercée sur lui par l'essénisme, comme par exemple la mention du Maître de Justice, personnage central du drame qumrânien, dans une prière karaïte.

Seule la foi détermine l'appartenance d'un individu au karaïsme, indépendamment de son origine ethnique. C'est également la foi seule qui est la

